

**Le Roman de la Rose** de Guillaume de Lorris (première moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle),  
Texte et traduction des premières pages.

*Le texte ici proposé est pris, pour des raisons évidentes de droit, sur un site en libre accès, en l'occurrence wikisource. Ce site présente son édition comme étant celle de Clément Marot, publiée en 1529. Certes le mot à mot n'est pas exactement le même que celui de l'édition de référence, celle d'Armand Strubel (**Lettres Gothiques**), ainsi le médiéval **estuet** est remplacé par un plus moderne **il faut**, mais on a affaire à un état du texte vraisemblablement du XIV<sup>ème</sup> siècle, qui respecte assez bien, par exemple, les désinences du cas sujet et du cas régime. Ce qui est important pour nous, c'est que, dans l'édition de Marot que nous présentons et traduisons ici, l'intégralité des détails de la narration et la quasi-totalité des images sont identiques à ce qui est proposé par le texte originel.*

*La traduction est délibérément la plus littérale possible, à la limite du galimatias parfois ; c'est qu'elle a été faite à la demande d'étudiants qui souhaitaient pouvoir suivre et comprendre sans trop de peine un texte médiéval, en s'aidant d'une traduction presque juxta-linéaire; en vertu du même principe, les mots médiévaux ont été le plus souvent possible gardés, même s'ils ont changé de sens ou de connotation, comme l'adjectif **mignon** par exemple ; le contexte suffit en général à comprendre le sens médiéval de ces mots.*

*Voici quelques pistes de commentaire :*

*Dans ces premières pages du **Roman de la Rose**, les thèmes courtois mis en place depuis l'époque de Chrétien de Troyes sont repris, développés, raffinés. Le poète se présente toujours comme celui qui se contente de « déduire en rime ». Mais la réflexion sur l'amour (et sur les valeurs courtoises qui gravitent autour de lui) n'a plus besoin de se parer des prestiges de l'épopée. Il s'agit ici d'un Art d'Amour, comme Ovide a écrit son **Ars Amatoria**, et, si récit il y a, il doit être lu de manière allégorique : très explicitement, la rose est présentée comme l'image de la femme aimée, et il est évident que le jardin clos de la pucelle est l'image de sa virginité ; de même, le songe dont la description constitue le récit est vraisemblablement l'image de la littérature. Quant aux images que l'on peut voir sur les murs du jardin (on n'a gardé ici que leur liste), ce sont des allégories des défauts que la courtoisie se doit de fuir. Les personnages rencontrés dans et autour du jardin sont tous des allégories.*

*Mais l'intérêt du Roman de la Rose est-il uniquement là ? Il faut aussi se laisser prendre au plaisir d'une lecture naïve de ce texte. Le parallélisme, appuyé, entre l'éveil de la nature au printemps et l'éveil du sentiment amoureux chez les jeunes gens à la même saison, vaut, au-delà du poncif, par une description précise de la végétation et des animaux, qui respire ce que l'on pourrait appeler un naturalisme joyeux. Il en est de même dans la description du verger, où nature et culture*

*se confondent : les oiseaux forment une chorale pour le moins structurée ! Comme pour la fameuse tapisserie de la Dame à la Licorne, les interprétations ésotériques sont possibles mais peut-être inutiles : la fête qui est donnée dans ce jardin est d'abord une fête courtoise, et bien plus qu'au fond d'un utérus, on se sent dans une sorte de monastère utopique, qui a pu inspirer Thélème! Déduit (c'est à dire Plaisir) est une allégorie, mais son portrait est celui du modèle de l'honnête homme courtois. Liesse est une allégorie, mais son portrait est celui de la femme idéale, qui vient compléter celui de la belle Oiseuse : recueil de poncifs médiévaux, certes, mais toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé ne serait pas fortuite.*

*Un texte à voir aussi : « ut pictura poesis » disait Horace. Le Roman de la Rose contient la description d'images, et il y a partout la volonté de donner un équivalent verbal d'images visuelles. Les nombreuses éditions médiévales du Roman ont très vite été illustrées de magnifiques miniatures, comme celle qui est reproduite ci-dessous, et qui illustre le passage mis en caractères gras.*

*Deux remarques pour terminer, concernant la modernité du Roman de la Rose, et certainement la pérennité de son succès jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle au moins :*

*Evidemment l'auteur du texte est un homme de son temps, de culture chrétienne, et qui n'imaginerait pas un instant de ne pas croire à l'existence de Dieu, des anges et du paradis, dont ce verger reprend les descriptions usuelles au moyen-âge, mais justement, il règne dans le paradis terrestre de Guillaume de Lorris une sensualité bien plus épicurienne que mystique, et lorsqu'il y a comparaison entre les amis de Déduit et les anges, la comparaison est au bénéfice des humains d'ici-bas. La Papelardie, condamnée dans la caricature qui en est faite sur les murs du jardin, n'est pas simplement l'image de l'hypocrisie religieuse, c'est aussi celle de la bigoterie. Comme on a pu le deviner ci-dessus avec l'allusion à Thélème, la religion de Guillaume de Lorris semble préfigurer celle de Rabelais.*

*Il faut enfin donner son dû à un champ d'études très à la mode aujourd'hui, je veux parler des sempiternelles gender-studies. Il est vrai qu'elles trouveraient de quoi se nourrir ici : certes au moyen-âge le costume masculin est encore peu différent du costume féminin, mais ici les parallélismes sont très appuyés, lorsque l'on parle de la manière de coudre ses manches, ou lorsque l'on choisit les couleurs des vêtements (le vert domine) ; l'androgynie est manifeste dans le portrait de Déduit, à la carrure à la fois virile et féminine ; « le Dieu d'Amour de sa façon ne ressemblait point un garçon » ; que dire enfin du baiser des deux danseuses, même s'il n'est échangé que du bout des lèvres ?*

Cy est le rommant de la rose ou tout l'art d'amour est enclose  
Maintes gens vont disant que songes Ne sont que fables et  
mensonges Mais on peult tel songe songer Qui pourtant n'est pas  
mensonger Ains est apres bien apparent Si en puis trouver pour  
garant Macrobe ung aucteur treaffable Qui ne tient pas songes a  
fable Aincosy escript la vision Laquelle advint a Scipion  
Quiconques cuyde ne qui die Que ce soit une musardie De croire  
qu'aucun songe advienne Qui voudra pour fol si m'en tienne Car  
quant a moy j'ay confiance Que songe soit signifiante Des biens  
aux gens et des ennuytz La raison, on songe par nuytz Moulte de  
choses couvertement Qu'on voit apres appertement.

Sur le vingtiesme an de mon eage Au point qu'amours prent le  
peage Des jeunes gens, coucher m'alloye Une nuyt comme je  
souloye Et de fait dormir me convint En dormant ung songe  
m'advint Qui fort beau fut a adviser Comme vous orrez deviser  
Car en advisant moult me pleut Et oncques riens au songe n'eut  
Qui du tout advenu ne soit Comme le songe recensoit. Lequel  
vueil en rime déduire Pour plus a plaisir vous induire Amours  
m'en prie et le commande Et si d'aventure on demande  
Comment je vueil que ce rommant Soit appelé, sache l'amant  
Que c'est le Rommant de la rose Ou l'art d'amour est toute  
enclose La matiere est belle et louable Dieu doint qu'elle soit  
agréable A celle pour qui j'ay emprys C'est une dame de hault  
pris Qui tant est digne d'estre aymée Qu'elle doit rose estre  
clamée. Advis m'estoit a celle foys Bien y a cinq ans et six moys  
Que je songeoye au moys de may Au temps amoureux sans  
esmy Au temps que tout rit et s'escgaye Qu'on ne voit ny  
buisson ne haye Qui en may parer ne se vueille Et couvrir de  
nouvelle feuille Les boys recouvrent leur verdure Qui sont secz  
tant que l'yver dure Terre mesme fiere se sent Pour la rosée qui  
descend Et oublie la povreté Ou elle a tout l'yver esté. En effect  
si gaye se treuve Qu'elle veult avoir robe neuve Et scait si  
conjointe robe faire Que de couleurs a mainte paire D'herbes et  
fleurs rouges et perses Et de maintes couleurs diverses Est la  
robe que je devise Parquoy la terre mieulx se prise. Les oyselets  
qui se sont teuz Durant que les grans froitz ont euz Pour le fort  
temps d'ivers nuisible Sont si aysés au temps paisible De may  
qu'ilz monstrent en chantant Qu'en leurs cueurs a de joye tant  
Qu'il leur convient chanter par force. Le rossignol adonc  
s'efforce De chanter menant douce noyse Lors s'esvertue et se  
degoyse Le papegault et la calandre Si convient jeunes gens  
entendre A estre gays et amoureux Pour le beau printemps  
vigoureux. Dur est qui n'ayme d'amour franche Quant il oyt  
chanter sur la branche Aux oyseaux les chans gracieux En  
celluy temps délicieux Ou toute rien d'aymer s'esjoye.

Par une nuyt que je songeoye Me sembla dormant fermement  
Qu'il estoit matin proprement De mon lict tantost me levay Me  
vesty et mes mains lavay Tiray une esguille d'argent D'ung  
aiguillier mignon et gent Et voullant l'esguille enfiler Hors de  
ville euz désir d'aller Pour ouyr des oyseaux les sons Qui or  
chantoyent par les buissons. En ycelle saison nouvelle Cousant  
mes manches a videlle M'en allay tout seul esbatant Et les  
oysillons escoutant Qui de bien chanter s'efforcoient Par les  
jardins qui fleurissoient Joly et gay plain de lyesse. Vers une  
riviere m'adresse Que j'ouy pres d'illecques bruyre Car plus beau  
lieu pour me déduyre Ne vy que sur ceste riviere. D'ung petit  
mont d'illec derriere Descendoit l'eau courant et royde Fresche  
bruyant et aussi froide Comme puy ou comme fontaine Si  
creuse n'estoit pas que Seine Mais elle estoit plus espandue  
Jamais veue ny entendue Je n'avoye ceste eau qui couloit  
Parquoy mon oeil ne se sauloit De regarder le lieu plaisant De  
ceste eau claire et reluisant. J'eu lors mon visaige lavé Si vy bien  
couvert et pavé Tout le fons de l'eau de gravelle Et la prairie  
grande et belle Au pied de cestuy mont batoit Claire, serie et  
belle estoit La matinée, et tempérée Lors m'en allay parmy la  
prée Tout contre val esbanoyant Ce beau rivaige costoyant

Ici est le Roman de la Rose où tout l'art d'amour est enclos.

Maintes gens vont disant que songes ne sont que fables et  
mensonges. Mais on peut tel songe songer qui pourtant n'est pas  
mensonger : au contraire il est apres bien apparent. Aussi je puis en  
trouver pour garant Macrobe, un aucteur très affable, qui ne tient pas  
songes pour fables. Ainsy, il écrit la vision qui advint a Scipion. Que  
personne ne pense et ne dise que c'est une plaisanterie de croire  
qu'un songe se réalise. Que celui qui voudra me prenne pour un fou.  
Car quant à moi j'ai confiance que songe soit signifiante de la  
raison des biens et des ennuis <qui arrivent> aux gens. On songe  
durant la nuit beaucoup de choses couvertement qu'on voit apres  
ouvertement.

Sur le vingtième an de mon âge, au moment où amour prend le  
péage des jeunes gens, j'allais me coucher une nuit comme j'en  
avais l'habitude, et de fait dormir me convint. En dormant un songe  
m'advint qui fut fort beau à aviser, comme vous m'entendrez  
décrire, car en l'avisant il me plut beaucoup, et il n'y eut rien en ce  
songe qui ne se soit réalisé comme le songe le racontait. Je veux  
vous le restituer en rimes pour vous amener davantage au plaisir.  
Amour m'en prie et me le commande, et si d'aventure on me  
demande comment je veux que ce roman soit appelé, que l'amant  
sache que c'est le Roman de la Rose où l'art d'amour est tout  
enclos. La matière est belle et louable, Dieu donne qu'elle soit  
agréable à celle pour qui je l'ai entreprise. C'est une dame de haut  
prix qui tant est digne d'être aimée que Rose elle doit être appelée.

Je m'étais avisé cette fois-là, il y a bien cinq ans et six mois, que je  
songeais au mois de mai, au temps amoureux sans émoi, au temps  
où tout rit et s'égaie, si bien qu'on ne voit ni buisson ni haie qui en  
mai ne veuille se parer et couvrir de nouvelles feuilles. Les bois  
récupèrent leur verdure, eux qui sont secs tant que l'hiver dure.  
Même la terre se sent fière de la rosée qui descend, et elle oublie la  
pauvreté où elle a été tout l'hiver. En effect elle se trouve si gaie  
qu'elle veut avoir robe neuve, et elle sait faire une robe si  
harmonieuse qu'elle a maintes paires de couleurs, d'herbes et de  
fleurs rouges et bleues. Et de maintes couleurs diverses est la robe  
que je décris, par laquelle la terre s'aime mieux. Les oiselets qui se  
sont tus pendant qu'ils ont eu de grands froids à cause du fort temps  
nuisible de l'hiver, sont si à l'aise au temps paisible de mai qu'ils  
montrent en chantant qu'il y a tant de joie en leur cœur qu'il leur  
convient de chanter par force. Le rossignol s'efforce ainsi de chanter  
en menant un doux tapage. Alors s'évertuent et s'égosillent le  
perroquet et l'alouette. Aussi convient-il aux jeunes gens d'entendre  
à être gays et amoureux à cause du beau printemps vigoureux. Dur  
est celui qui n'aime d'amour franche quand il entend chanter les  
oiseaux sur la branche les chants gracieux, en ce temps délicieux où  
toute chose se réjouit d'aimer.

Par une nuit que je songeais, il me sembla en dormant profondément  
qu'il était grand matin. Je me levai aussitôt de mon lit, je me vêtis,  
lavai mes mains, tirai une aiguille d'argent d'un aiguillier mignon et  
raffiné, et, tout en voulant enfiler l'aiguille, j'eus le désir d'aller  
hors de la ville pour ouïr les sons des oiseaux qui chantaient alors  
parmi les buissons en cette saison nouvelle. Cousant mes manches  
avec un ourlet, je m'en allai tout seul en m'ébattant et en écoutant  
les oisillons qui s'efforçaient de bien chanter parmi les jardins qui  
fleurissaient. Joyeux et plein de liesse, je me dirige vers une rivière  
que j'entendis bruire près de cet endroit-là, car je ne vis plus beau  
lieu pour prendre du plaisir que cette rivière. L'eau descendait en  
courant d'un petit mont derrière cet endroit, rapide, fraîche,  
bruyante, aussi froide que celle d'un puits ou d'une fontaine. Elle  
n'était pas aussi profonde que la Seine, mais elle était plus large. Je  
n'avais jamais vu ni entendu cette eau, et c'est pourquoi mon oeil ne  
se lassait pas de regarder le lieu plaisant de cette eau claire et  
reluisante. J'eus alors mon visage lavé et je vis tout le fond de l'eau  
couvert et pavé de gravier, et elle arrosait la prairie grande et  
belle auprès de ce mont. Claire, sereine et belle était la matinée, et  
tempérée. Alors je m'en allai parmi la prairie en me divertissant tout  
en côtoyant ce beau rivage vers l'aval.

Quant fuz ung peu avant allé Je vy ung verger long et lé  
 Enclos d'ung hault mur richement Dehors entaillé vivement A  
 mainctes riches empoinctures Les ymaiges et les painctures  
 Du mur partout je remiray Parquoy volentiers vous diray  
 D'icelle la forme et semblance Ainsi que j'en ay  
 remembrance.

• Hayne • Félonnie • Villenie • Couvoytise • Avarice •  
 Envie • Tristesse • Vieillesse • Papelardie • Povreté

Les ymaiges qu'ay advisé Comme je vous ay devisé Furent en or  
 et en azur De toutes pars painctes au mur Hault fut le mur et tout  
 carré Si en estoit clos et barré En lieu de haye ung beau verger Si  
 bien assis pour abrégier Qu'on ne le pourroit dire a droit Qui  
 dedans mener me voudroit Ou par eschelle ou par degré Je luy  
 en sceusse moult de gré Car oncq homme ne fut conduit A telle  
 joye et tel déduict Comme a celle de ce verger Ce beau lieu  
 d'oyseaulx héberger N'estoit ne desdaigneulx ne chiche Mais ne  
 fut oncque lieu si riche D'arbres et d'oyssillons chantans Car par  
 les buissons bien sentans Y en eut trois foys plus qu'en France  
 Et tant fut belle l'accordance De leur musique a escouter Qu'elle  
 povoit tout dueil oster Quant a moy si fort m'esjouy Lors que si  
 bien chanter j'ouy Que je ne prinse pas cent livres S'il y eust  
 passaiages delivres Pour n'y entrer, et que ne veisse L'assemblée  
 que Dieu bénisse Des oyseaulx qui leans estoient Et de gay  
 courtois chantoient Les dances d'amours et les notes Plaisans  
 courtoyses et mignotes. Quant j'ouy ces oyseaulx chanter Je me  
 prins fort a guementer Par quel art et par quel engin Je pourroye  
 entrer au jardin Mais je ne povoyz bien scavoir Par ou entrée y  
 peusse avoir Et sachiez que je ne scavoie S'il y avoit pertuys ny  
 voye Ne lieu par ou l'on y entrast Et homme qui me le monstrast  
 N'estoit illec, car seul j'estoye Et d'ennuy maint sospir jectoye  
 Tant qu'au dernier il me souvint Que impossible estoit qu'il  
 advint Qu'en ung si beau verger n'eust huys Ou eschelle, ou  
 quelque pertuys Lors m'en allay a grant alleure Environnant la  
 compasseure Et le grant tour du mur carré Tant que ung huys  
 bien clos et barré Trouvay fort petit et estroit Et par ailleurs on  
 n'y entroit Si commencay a y férir Sans d'autre entrée  
 m'enquérir.

**Assez y frappay et boutay Et par maintes foys escoutay Si  
 j'orroyz gens parler ensemble Le guichet qui estoit de  
 tremble Mouvoit, adonc une pucelle Qui estoit assez gente et  
 belle Cheveux eut blonz comme ung bassin La chair plus  
 tendre qu'ung poussin Front reluyant, sourcilz vouldiz  
 Large entroeil, et les piedz petis Tétin poignant blanc de  
 nature Et le nez bien fait a droicteure Comme ung faulcon  
 les yeulx eut vers Jectans oeillades de travers La face blanche  
 et coulourée L'alaine douce et savourée La bouche petite et  
 grosse Et au menton une fossette D'espaules eut belle  
 croysure Et le col de bonne mesure Sans aucune bube ne tache.  
 Brief en ce monde je ne sache Femme qui si beau col portast  
 Polly sembloit et souef au tast Et la gorge avoit aussi blanche  
 Comme la neige sur la branche Quant il a freschement neigé Le  
 corps eut droit, gent et dougé Et ne falloit ja sur la terre Ung plus  
 beau corps de femme querre D'orfaverie eut ung chapeau  
 Proprement fait, mignon, et beau Et plus riche a bien le priser  
 Que le scauroie deviser. Sur ce chapeau d'orfaveries En eut ung  
 de roses fleuries Et en sa main ung miroir Si eut d'ung riche  
 tressouer. Son chef tressé estroitement D'ung las de soye  
 cointement Lassoit en deux endroictz ses manches Et pour  
 préserver ses mains blanches Du halle en chascune eut ung gant.  
 Sa cotte fust d'ung vert de gant A broderie tout entour Et bien  
 sembloit a son atour Qu'a besongner peu se mectoit Car quant  
 bien pignée elle estoit Bien parée, et bien attournée Elle avoit  
 faicte sa journée Et avoit si bon temps aussi Qu'elle n'avoit soing  
 ne soucy De rien qui soit, fors seulement De soy acoustrer  
 noblement.**

Quand je me fus un peu avancé, je vis un verger long et large,  
 magnifiquement enclos d'un haut mur, bien décoré à l'extérieur  
 avec un grand nombre de magnifiques gravures. J'observai  
 partout les images et peintures du mur, et c'est pourquoi je vous  
 en dirai la forme et l'apparence, autant que je m'en souviene :

Haine (...) Félonie (...) Vilenie (...) Convoitise (...) Avarice  
 (...) Envie (...) Tristesse (...) Vieillesse (...) Papelardie (...)  
 Pauvreté (...)

Les images que j'ai avisées comme je vous ai devisé étaient d'or  
 et d'azur, peintes sur le mur de tous côtés. Le mur était haut et  
 tout carré. Il entourait et enfermait, comme une haie, un beau  
 verger si bien disposé, pour abrégier, qu'on ne pourrait décrire  
 correctement. Qui voudrait me mener dedans, par échelle ou par  
 escalier, je lui en saurais vraiment gré, car jamais homme ne fut  
 conduit à telle joie ni à tel plaisir qu'à ceux de ce verger. Ce  
 beau lieu n'était ni dédaigneux ni chiche pour héberger des  
 oiseaux, et il n'y a jamais eu de lieu aussi riche en arbres et en  
 oisillons chantants, car parmi les buissons bien odorants il y en  
 avait trois fois plus qu'en France. Et tant fut belle à écouter  
 l'harmonie de leur musique qu'elle pouvait ôter toute douleur.  
 Quant à moi, alors je me réjouis si fort d'entendre si bien chanter  
 que je n'aurais pas accepté cent livres pour ne pas y entrer et  
 pour ne pas voir l'assemblée - que Dieu la bénisse - des oiseaux  
 qui étaient là et qui chantaient de bon cœur les danses d'amour et  
 les notes plaisantes, courtoises et mignonnes. Quand j'entendis  
 ces oiseaux chanter, je me pris fort à me demander en me  
 lamentant par quel art et par quelle ruse je pourrais entrer au  
 jardin, mais je ne pouvais bien savoir par où il pouvait bien y  
 avoir une entrée, et sachez que je ne savais s'il y avait un trou ou  
 une voie ou un lieu par où l'on entrât. Et il n'y avait là personne  
 pour me le montrer car j'étais seul, et je jetais maints soupirs  
 d'ennui, tant et si bien qu'au dernier il me souvint qu'il était  
 impossible qu'il arrivât que dans un si beau verger il n'y eût ni  
 porte ni échelle, ni aucun trou, alors je m'en allai à grande allure  
 pour contourner l'enceinte et le grand tour du mur carré, tant et  
 si bien que je trouvai une porte bien close et fermée, fort petite et  
 étroite; on ne pouvait entrer par ailleurs. Je commençai à y  
 frapper sans chercher d'autre entrée.

**Je frappai et poussai longtemps, et maintes fois j'écoutai si  
 j'entendais des gens parler ensemble. Alors le guichet, qui  
 était de tremble, fut ouvert par une pucelle qui était  
 particulièrement noble et belle. Elle avait les cheveux blonds  
 comme un bouton d'or, la chair plus tendre qu'un poussin, le  
 front brillant, les sourcils voûtés, un large entroeil, les pieds  
 petits, le tétin pointu, blanc de nature, et le nez bien fait  
 comme il faut; elle avait les yeux, verts, jetant comme un  
 faucon des oeillades de travers, la face blanche et colorée,  
 l'haleine douce et savoureuse, la bouche petite et grosse, et  
 au menton une fossette. Elle avait belle croisure d'épaules, et le  
 cou de bonne mesure, sans bouton ni tache. Bref en ce monde je  
 ne connais de femme qui eût un si beau cou : il semblait poli et  
 doux au toucher. Elle avait la gorge aussi blanche que la neige  
 sur la branche quand il a fraîchement neigé. Elle avait le corps  
 droit, noble et délicat. Il ne fallait plus chercher sur la terre un  
 plus beau corps de femme. Elle avait une couronne d'orfèvrerie  
 proprement faite, mignonne et belle, et plus riche à bien  
 l'estimer qu'on ne saurait l'imaginer. Sur cette couronne  
 d'orfèvrerie elle en avait une de roses fleuries, et elle avait en sa  
 main un miroir. Elle avait sa tête tressée étroitement en une riche  
 tresse. Avec un lacet de soie elle lassait élégamment ses  
 manches en deux endroits, et pour préserver ses mains blanches  
 du hâle elle avait un gant sur chacune. Sa cotte était d'un vert de  
 Gand, avec de la broderie tout autour. Et il semblait bien à son  
 apparence qu'elle se mettait peu à travailler, car quand elle était  
 bien peignée, bien parée et bien atournée, elle avait fait sa  
 journée ! Et elle passait du si bon temps qu'elle n'avait soin ni  
 souci de quoi que ce soit, si ce n'est de s'accoustrer noblement.**

Quant la belle ainsi acoustrée Du verger m'eust ouvert l'entrée Je l'en merciay humblement Et si luy demanday comment Avoit nom, et qui estoit elle, Elle ne fut vers moy rebelle Ne de répondre desdaigneuse. Je me fais appeller Oyseuse Dit elle, a chascun qui me hante, Riche femme suis et puissante Et d'une chose ay fort bon temps Car a riens du monde n'entens Qu'à me jouer et soullasser Et mon chef pigner, et tresser, Privée suis, jollye et cointe Et de Déduit tousjours m'acointe, C'est cil a qui est ce jardin Qui du pays alexandrin Feit cy les arbres apporter Qu'il feist par le jardin planter. Puis quant chascun arbre fut creu Déduit qui n'est mie recreu Feit tout autour ce hault mur faire Et si fait au dehors pourtraire Les ymaiges qui y sont jointes Qui ne sont ne belles ny cointes Mais laydes et traystes a veoir Comme avez peu appercevoir. Maintesfois pour s'esbanoyer Se vient en ce lieu umbroyer Déduit et les gens qui le suivent Qui en soulas et joye vivent. Encor est il leans sans doute La ou il entend et escoute Chanter les doux rossignolletz Mauvis et aultres oyselletz, Illec se joue et se soulace Avec ses gens, car telle place Au monde ne scauroit trouver Pour tout passe temps esprouver Et maintiendray en toute voye Que les plus belles gens qu'on voye Sont les compaignons que Déduit Avecques luy maine et conduit.

Quant Oyseuse m'eut tout compté Et j'euz bien son compte escouté Je luy dy adoncq, dame Oyseuse Croyez sans en estre douteuse Puis qu'ores Déduit et ses gens Sont icy tant jolys et gentz Je feray tant que l'assemblée De moy ne sera pas emblée Qui ne la voye ains qu'il soit nuict Si ma personne ne vous nuict. Veoir la me fault, c'est mon vouloir Car mieulx n'en pourray que valloir.

Lors entray au jardin tout vert Par l'huys qu'Oyseuse m'a ouvert Et quant par dedans je le vy Je fuz de joye si ravy Que pour tout vray je cuidoye estre Venu en Paradis terrestre. Tant estoit beau ce lieu ramaige Que bien sembloit divin ouvraige Car comme il me sembla de fait En aucun Paradis ne fait Si bon estre comme il faisoit Au verger qui tant me plaisoit. D'oyseaulx chantans y eut assez Par tout le jardin amassez, En ung lieu avoit estourneaulx En l'autre malars et moyneaulx Pinsons, pyvers, merles, mesanges Qui ne sembloient oyseaulx, mais anges Brief homme n'en vit oncques tant, La estoit le geay caquetant Le verdier s'y esjouyssoit La tourterelle y gémissoit Et y desgorgeoit la linote Le chant que nature luy note. En autre lieu vy amassées Force kalandes, qui lassées Furent de chanter aux enuis Car les rossignolz et mauvis Sceurent si haultement chanter Qu'ilz vindrent a les surmonter. Ailleurs aussi sont papegaulx En chantz et plumes non égaux Qui par ces vertz boys ou ilz hantent Incessamment sifflent et chantent, Mais par sus tous oyseaulx beccus Se firent ouyr les cocus Qui en plus grant nombre se y trouvent Car au jardin d'Amours se couvent. Bien fut leur chappelle fournie Et plaine de grant harmonie Car leur chant estoit gracieulx Comme une voix venant des cieulx. Or pensez si de m'esjouyr J'avoys raison d'ainsi ouyr A mon gré la plus grant douceur Qu'on ouyt oncques, pour tout seur Tant estoit ce chant doux et beau Qu'il ne sembloit pas chant d'oyseau Mais le pavoit l'on estimer Ung chant de seraines de mer Qui prindrent ce nom de seraines De leur voix series et saines Dont en mer endorment souvent Ceulx qui mettent voyles au vent. A chanter furent ententis Les oysillons qui apprentis Ne furent pas, ne non saichans, Et saichez quant j'ouy leurs chantz Et je vy tant beau et pourpris A esmerveiller je me pris Car encor n'avoys esté oncques Si gay, que je devins adoncques Tant pour la grande nouveaulté De ce lieu, que pour sa beaulté. Alors congneuz je bien et vy Qu'Oyseuse m'avoit bien servy De m'avoir en tel Déduit mis Et bien me tins de ses amys Puis qu'elle m'avoit deffermé Le guichet du verger ramé.

Quant la belle ainsi accoutrée m'eut ouvert l'entrée du verger, je l'en remerciai humblement et lui demandai quel était son nom, et qui elle était. Elle ne fut pas rebelle envers moi ni dédaigneuse de me répondre : « je me fais appeller Oyseuse, dit-elle, par toute personne qui me fréquente ; je suis une femme riche et puissante, et j'ai fort bon temps pour une raison, c'est que je n'entends à aucune autre chose au monde qu'à m'amuser et me distraire, à peigner et tresser ma tête. Je suis accueillante, jolie et élégante, et je m'accorde toujours avec Déduit (= Plaisir), c'est celui à qui est ce jardin, qui a fait ici apporter du pays alexandrin les arbres qu'il a fait planter dans le jardin. Puis, quand chaque arbre a cru, Déduit, qui n'est pas faible, a fait faire ce mur tout autour, et il a fait au dehors peindre les images qui y sont accrochées, elles qui ne sont ni belles ni élégantes, mais laides et tristes à voir, comme vous avez pu l'apercevoir. Maintes fois, pour se distraire, il vient se mettre à l'ombre en ce lieu, Déduit, avec les gens qui le suivent, eux qui vivent dans la fête et la joie. Il est encore là sans doute : c'est là qu'il entend et écoute chanter les doux rossignollets, les merles et autres oiselets. C'est là qu'il s'amuse et se distrait avec ses gens, car il ne saurait trouver une aussi belle place au monde pour essayer tout passe-temps. Et je maintiendrai en toute occasion que les plus belles gens qu'on puisse voir sont les compaignons que Déduit mène et conduit avec lui ».

Quant Oyseuse m'eut tout raconté et que j'eus bien écouté son conte, je lui dis : « Eh bien, Dame Oyseuse, croyez-le sans en douter, puisque maintenant Déduit et ses gens sont ici, si jolis et nobles, je ferai tant que l'assemblée ne sera pas perturbée par moi, sauf si je ne la vois pas avant qu'il ne soit nuit. Si ma personne ne vous nuit, il me faut la voir, c'est mon vouloir, car je n'en pourrai que mieux valoir ».

Alors j'entrai au jardin tout vert par la porte qu'Oyseuse m'avait ouverte, et quand je le vis de l'intérieur, je fus si ravi de joie que tout pour de vrai je croyais être venu au Paradis terrestre. Ce lieu boisé était si beau qu'il sembloit bien un divin ouvrage, car, comme il me sembla effectivement, en aucun Paradis il ne fait si bon être, comme c'était le cas au verger qui tant me plaisait. Il y avait beaucoup d'oiseaux chantants, amassés dans tout le jardin : en un lieu il y avait des étourneaux, en l'autre des canards sauvages, des moineaux, des pinsons, des piverts, des merles, des mésanges, qui ne semblaient pas <être> des oiseaux mais des anges.

Bref jamais homme n'en vit tant : il y avait là le geai caquetant, le verdier s'y réjouissait, la tourterelle y gémissait, la linote chantait en s'égosillant le chant que nature lui note. En un autre lieu je vis amassées force alouettes qui furent lassées de chanter par dégoût, car les rossignols et les merles surent si hautement chanter qu'ils en vinrent à les surmonter. Ailleurs sont aussi les perroquets, inégaux en chants et en plumes, qui, parmi ces bois qu'ils fréquentent, sans discontinuer sifflent et chantent. Mais par dessus tous les oiseaux bécus se firent entendre les coucous, qui s'y trouvent en plus grand nombre, car ils couvent au jardin d'Amour. Leur chorale était bien fournie, et pleine de grande harmonie, car leur chant était gracieux comme une voix qui vient des cieulx. Alors pensez si j'avais raison de me réjouir à entendre ainsi à mon gré la plus grande douceur qu'on entendit jamais, assurément. Ce chant était si doux et beau qu'il ne sembla pas chant d'oiseau, mais on pouvait le considérer comme un chant de sirènes de la mer, qui prirent ce nom de sirènes à cause de leurs voix sereines et saines, grâce à laquelle en mer elles endorment souvent ceux qui mettent voiles au vent. Ils furent attentifs à chanter, les oisillons qui n'étaient ni apprentis ni ignorants. Et sachez que quand j'entendis leur chant si beau et que je vis leur jardin, je me pris à m'émerveiller, car je n'avais jamais encore été aussi gai que je le devins alors, tant pour la grande nouveauté de ce lieu que pour sa beauté. Alors je connus bien et je vis qu'Oyseuse m'avait bien servi en me mettant dans un tel déduit, et je me considérai bien comme un de ses amis, puisqu'elle m'avait ouvert le guichet du verger boisé.

Or maintenant vous en diray Plus avant, et vous descripvray  
Premier dequoy Déduit servoit Et quelle compaignie avoit. Sans  
longue fable vous vueil dire Puis du verger tout d'une tire  
Réciteray ce qu'il me semble, Je ne puis dire tout ensemble Mais  
je le compteray par ordre Que l'on n'y saiche que remordre. Beau  
service doux et plaisant Chascun oyseau alloit faisant En chant  
et musique ramaige Rendant au dieu d'Amours hommaige Les  
cleres voyes diminuerent Les moyennes continuerent Et les  
grosses bien entonnoient. Brief tant de plaisir me donnoient Que  
impossible est que mélodie Telle je vous desmesle ou die. Mais  
quant j'euz escouté ung peu Les oyseaulx, tenir ne me peu Que  
Déduit je n'allasse veoir, Car moult désiroys de scavoir Sa facon  
de faire et son estre Si m'en allay tout droit a dextre Par une bien  
petite sente Bordée de fanoul et mente Et la aupres trouvoy  
Déduit En lieu secret qui bien luy duit. Lors entray ou Déduit  
estoit Lequel illecques s'esbatoit Avec une si belle bande Que je  
feuz en merveille grande Comment Dieu en terre assembloit Si  
belles gens, car il sembloit Que fussent anges empennez De telz  
n'en sont au monde nez.

Cy parle l'Acteur sans frivolité de Déduit et de sa karolle. Ces  
gens dancierent aux chansons Qui n'eurent laitz ne meschans sons  
Car une dame les chantoit Qui lyesse appellée estoit. Chanter  
scavoit moult doucement Et a son chant bien proprement Ses  
mots et resfrains asseoyt A autre si bien ne seoyt, Et s'elle eut  
voix bien clere et saine Encor moins a dancier fut vaine, Mais  
scavoit bien s'esvertuer Saulter, virer, et remuer Et tousjours  
comme costumiere Dancoit et chantoit la premiere Car chanter,  
dancier, sont mestiers Ou elle faisoit moult volentiers. Lors  
veissiez les dances aller Ung chascun a l'envy baller Et faire  
gambades et saultz Sus l'herbe drue et soubz les saulx. La  
eussiez veu pour les balleurs Fleusteurs, harpeurs, et  
cimballeurs. Les ungz sonnerent millannoyses Les autres notes  
lorrainnoyses Pour ce qu'on en fait en Lorraine De plus belles  
qu'en nul domaine, Apres y eut farces joyeuses Et batelleurs et  
batelleuses Qui de passe passe jouoyent Et en l'air ung bassin  
ruoyent Puis le scavoient bien recueillir Sur ung doy, sans point  
y faillir. Deux damoiselles bien mignotes Je vy adonc en simples  
cottes Et tressées en une tresse Lesquelles Déduit sans destresse  
Faisoit lors devant luy bailler Mais de ce ne fault ja parler  
Comme elles balloyent cointement L'une venoit tout bellement  
Vers l'autre, et quant elles estoient Pres apres si s'entrejectoyent  
Les bouches, et vous fust advis Qu'elles se baisoyent vis a vis  
Fort bien sceurent leurs bas briser Si n'en scay plus que deviser  
Fors que de la jamais ne queisse M'en aller, tant comme je veisse  
Telles gens ainsi s'advanser De rire, chanter, et dancier.

Et maintenant je vous en dirai davantage et je vous décrirai en  
premier lieu à quoi s'adonnait Déduit et quelle compaignie il  
avait : sans longue fable, je veux vous le dire. Puis sur ce verger,  
d'une seule traite, je réciterai ce qui m'est apparu. Je ne peux  
tout dire ensemble, mais je le conterai de façon ordonnée, afin  
que l'on ne sache que me reprocher. Chaque oiseau allait faisant  
son beau service, doux et plaisant, rendant hommage au dieu  
d'amour avec des chants et de la musique chantée sur les  
branches. Les voix claires diminuèrent, les moyennes  
continuerent, et les basses entonnaient parfaitement. Bref, ils me  
donnaient tant de plaisir qu'il est impossible que je vous  
explique ou que je vous décrive une telle mélodie. Mais quand  
j'eus un peu écouté les oiseaux, je ne pus me retenir d'aller voir  
Déduit, car je désirais beaucoup connaître sa façon de faire et sa  
personnalité. Alors je m'en allai tout droit à droite par une petite  
sente bordée de fenouil et de menthe, et là, tout près, je trouvai  
Déduit dans un lieu secret qui lui convient bien. Alors j'entrai là  
où Déduit était. Il s'y distrait avec une si belle bande que je  
me demandai avec un grand étonnement comment Dieu  
assemblait sur la terre de si belles gens, car il semblait que ce  
fussent des anges empennés : de telles ne sont jamais nées en ce  
monde.

Ici l'auteur parle sans frivolité de Déduit et de sa ronde : ces  
gens dansaient sur des chansons qui n'avaient ni laids ni  
méchants sons, car une dame les chantait, qui était appelée  
Liesse. Elle savait chanter fort doucement, et elle assortissait  
bien proprement les mots et les refrains à son chant. Cela ne  
convenait pas si bien à une autre. Elle savait chanter fort  
suavement, et si elle avait une voix bien claire et saine, encore  
moins elle était vaine à danser : elle savait bien se démener,  
sauter, virer et remuer, et toujours, comme elle en avait  
l'habitude, elle dansait et chantait la première, car chanter et  
dancier sont métiers qu'elle exerçait volontiers. Alors vous auriez  
vu les dances aller, tout un chacun danser à l'envi, faire  
gambades et sauts, sur l'herbe drue et sous les saules. Là, vous  
auriez vu, pour les danseurs, des joueurs de flûte, de harpe et de  
cymbales. Les uns jouaient des musiques milanaises, d'autres  
des lorraines, parce qu'on en fait en Lorraine de plus belles que  
nulle part ailleurs. Après il y eut des farces joyeuses, et des  
bateleurs et bateleuses qui faisaient des tours de passe-passe,  
lançaient en l'air un bassin, puis le savaient bien recueillir sur un  
doigt, sans jamais manquer leur coup. Je vis deux demoiselles  
bien mignonnes, en simples cottes, avec les cheveux tressés en  
une seule tresse; Déduit sans destresse les faisait alors danser  
devant lui. Mais on ne peut décrire à quel point elles dansaient  
élégamment : l'une venait tout bellement vers l'autre, et quand  
elles étaient tout près, elles se joignaient les bouches, et vous  
auriez été d'avis qu'elles se baisaient face à face. Elles surent  
fort bien briser leur baiser, aussi n'en sais-je plus que dire, sauf  
que je n'aurais jamais voulu m'en aller, pourvu que je visse de  
telles gens se mettre ainsi à rire, chanter et danser.

La dance qui me plaisoit tant Je regarday jusques a tant Que une dame d'honneur saysie M'entrevit, ce fut Courtoisie La gracieuse et débonnaire Que Dieu gard de chose contraire Courtoisement lors m'appella Bel amy, que faites vous la Dit elle, icy vous en venez Et a la dame vous prenez Avec entre nous, s'il vous plaist Quant j'ouy ces motz sans faire arrest A m'enhardir je commençay Et avec les danceurs dancay Car saichez que moult m'agréa Dont Courtoisie me pria En me disant que je dansasse Plustost l'eusse fait si j'osasse Mais j'estoys de honte surpris Adoncq a regarder me pris Les corps les facons et maintiens Les cheres et les entretiens De ceulx qui la dancoyent ensemble Si vous diray d'eulx qu'il me semble Déduit fut beau et grant et droit Plaisant en ditz en faitz adroit Plus que jamais on ne vit homme La face avoit comme une pomme Vermeille et blanche tout autour Miste fut et de bel atour Les yeulx eut vers, la bouche gente Le nez bien fait par grant entente Et le poil blanc et crespelé D'espaules estoit large et lé Et gresle parmy la sainture Bref il sembloit une paincture Tant estoit doré et gemmé Et de tous membres bien formé Le corps eut bon, les jambes vistes Plus légier homme oncques ne veistes Et si n'avoit barbe ou menton Fors ung petit poil folleton Comme ses jeunes damoyseaulx D'ung samy pourtraict a oyseaulx Qui estoit tout a or batu Son corps fut richement vestu Et la robbe bien devisée En maintz lieux estoit incisée Et découpée par cointise Puis fut chaussé par mignotise D'ung souliers descoupez a las S'amyé aussi par grant soulas Luy avoit fait joly chapeau De roses qui moult estoit beau.

Et scavez vous qui fut s'amyé Lyesse qu'il ne hayoit mye La mieulx disant des bien disans Qui des son eage de dix ans De son amour luy fit octroy Déduit la tint parmy le doy Et elle luy a ceste dance D'eulx deux c'estoit belle accordance Car il fut beau et elle belle Et bien sembloit rose nouvelle De la couleur et sa chair tendre On luy eust peu trancher et fendre Avecque une petite ronce Le fronc avoit polly sans fronce Les sourcilz bruns le corps faictiz Et les yeulx doulx et actraictiz Car on les voyoit rire avant Que la bouche le plus souvent De son nez ne vous scay que dire Fors que mieulx fait ne fust de cire Bouche douce et rougeur parmy Avoit pour bayser son amy Et le chef blond et reluysant Que vous en yroyz je disant Belle fut et bien atournée Et de fin or par tout ornée Si avoit ung chappellet neuf Si beau que parmy trente neuf En mon vivant veoir ne pensoye Chapeau si bien ouvré de soye D'ung samy vert bien doré Fut son corps vestu et paré De quoy son amy robe avoit Dont bien plus fiere se trouvoit

A luy se tint de l'autre part Le dieu d'Amours cil qui départ Amourettes a sa devise C'est cil qui les amans attise Et qui abat l'orgueil des braves Et fait des grans seigneurs esclaves Qui fait servir royne et princesse Et repentir, nonne et abbesse. Ce dieu d'Amours de sa facon Ne ressembloit point ung garçon Ains fut sa beaulté a priser Mais de sa robe deviser Crains grandement qu'enpesché soye Il n'avoit pas robe de soye Mais estoit faite de fleurettes Tres bien par fines amourettes A losenges et a oyseaux Et a beaulx petis leonceaux A aultres bestes et lyepardz Sa robe estoit de toutes pars Bien faite et couverte de fleurs Par diversité de couleurs Fleurs la estoient de maintes guises Bien ordonnées par divises Aucune fleur en esté n'est Qui n'y fust ne fleur de genest Ne violette ne parvenche Jaune soit inde, rouge, ou blanche Par lieux estoient entremeslées Feuilles de roses grandz et léés Au chief estoit ung chappellet De roses bel et nettelet Les rossignolz autour chantoient Qui doucement se délectoient Il estoit tout couvert d'oyseaulx Reluysans tresplaisans et beaulx De mauvis aussi de mésange Si qu'il ressembloit a ung ange Descendant droicement du ciel.

Je regardai la danse qui me plaisait tant, jusqu'au moment où une dame d'honneur, surprise, m'aperçut : c'était Courtoisie, la gracieuse et noble – que Dieu la garde de chose contraire -. Courtoisement, elle m'appela alors : « Bel ami, que faites-vous là? dit-elle, venez-vous en ici, prenez la dame au milieu de nous, s'il vous plaît ». Quand j'entendis ces mots, aussitôt je commençai à m'enhardir et je dansai avec les danseurs, car sachez que bien me plut ce dont Courtoisie me pria, en me disant de danser. Je l'aurais fait plus tôt si je l'avais osé, mais j'étais surpris par la honte. Je me mis alors à regarder les corps, les manières, les maintiens, les visages et les entretiens de ceux qui dansaient ensemble. Je vous dirai d'eux ce qui m'est apparu : Déduit était beau, grand et droit, plaisant en paroles, adroit en actes, plus qu'on ne le vit jamais chez un homme. Il avait la face comme une pomme vermeille, et blanche tout autour. Il était élégant, de belle apparence. Il avait les yeux verts, la bouche noble et le nez bien fait par grande harmonie, et le poil blanc et frisé. Il était large et imposant d'épaules, et mince à la taille. Bref il ressemblait à une peinture tant il était <paré> d'or et de pierres précieuses, et bien formé dans tous ses membres. Il avait le corps bon, les jambes rapides. Vous n'avez jamais vu d'homme plus léger. Il n'avait pas de barbe au menton, sauf un petit poil follet comme ses jeunes damoiseaux. Son corps était richement vêtu d'un velours brodé d'oiseaux, tout en brocard d'or, et sa robe bien conçue était en maints lieux incisée et échancrée élégamment. De plus il était chaussé avec raffinement d'un soulier à lacets échancré. Son amie lui avait fait aussi, avec beaucoup de goût, une jolie couronne de roses qui était très belle.

Et savez-vous qui était son amie ? Liesse, qu'il ne haïssait pas, la mieux-disante des bien-disants, qui, dès son âge de dix ans, lui avait fait octroy de son amour. Déduit la prit par le doigt et elle en fit autant pour cette danse. Entre eux deux il y avait une belle harmonie, car il était beau et elle belle, et elle ressemblait bien à une rose nouvelle par son teint, et on aurait pu trancher et fendre sa chair tendre avec une petite ronce. Elle avait le front poli sans ride, les sourcils bruns, le corps bien fait, et les yeux doux et attirants, car on les voyait rire avant la bouche, le plus souvent. De son nez, je ne sais que vous dire, car il était mieux fait que <s'il avait été> de cire. Elle avait une bouche douce et de la rougeur au milieu pour baiser son ami, et la tête blonde et brillante. Que pourrais-je vous en dire ? Elle était belle et bien parée, et par tout ornée d'or fin. Elle avait un petit chapeau neuf, si beau que je n'aurais jamais pensé voir de mon vivant un chapeau aussi bien ouvré de soie, parmi trente-neuf. Son corps était vêtu et paré d'un velours vert bien doré. Son ami avait un manteau de la même étoffe, ce qui la rendait encore plus fière.

De l'autre côté de Déduit se tenait le dieu des amours, celui qui déclenche les amourettes selon sa volonté. C'est lui qui attise les amants et qui abat l'orgueil des braves, qui rend les grands seigneurs esclaves et qui fait servir reine et princesse, et repentir nonne et abbesse. A son allure, ce dieu d'amour ne ressemblait pas à un garçon, même si sa beauté était à priser ; mais je crains grandement d'être empêché de décrire son manteau : il n'avait pas de manteau de soie, car il était très bien fait de fleurettes, avec de fines amourettes ; avec des losanges, des oiseaux, de beaux petits lionceaux, d'autres bêtes et des léopards, sa robe était de toute part bien faite et couverte de fleurs. Avec une diversité de couleurs, des fleurs étaient là, de bien des formes, bien ordonnées avec des séparations. Il n'est aucune fleur d'été qui n'y fût, ni fleur, ni genêt, ni violette, ni pervenche, qu'elle soit jaune, indigo, rouge ou blanche. Par endroits étaient entremêlées des feuilles de roses grandes et larges. Sur sa tête était une petite couronne de roses, belle et nette. Les rossignols chantaient autour, qui doucement se délectaient ; il était tout couvert d'oiseaux brillants, très plaisants et beaux, de merles et de mésanges, si bien qu'il ressemblait à un ange descendant tout droit du ciel.



Questions :

- 1) Comparez cette image et le passage qu'elle illustre
- 2) Comparez les portraits de Oiseuse, de Déduit et de Liesse